hellénistique (p. 210-213). Une dernière section (p. 213-216) est consacrée aux rapports entre sémantique et traduction, en particulier dans le domaine de la glose — question dont on a vu l'importance dans la tradition hébraïque. La conclusion souligne « le rôle central du sens dans la pensée linguistique grecque ».

C'est, on le voit, un exposé très complet qui nous est offert dans cet ouvrage. Les compétences des auteurs dans la tradition qui constitue leur domaine sont remarquables, comme est remarquable leur effort pour rester accessibles aux spécialistes d'autres cultures. Tout en offrant par endroits d'importantes avancées, l'ouvrage reste, dans le meilleur sens du terme, « encyclopédiste » : ce n'est pas là son moindre mérite.

Joseph DICHY
Université Lumière — Lyon 2

Margaret LARKIN, *The Theology of Meaning: ʿAbd al-Qāhir al-Jurjānī's Theory of Discourse.* American Oriental Society, New Haven, Connecticut, 1995. [American Oriental Series, volume 79]. 26 × 18 cm, 220 p.

Ce livre se compose de sept chapitres, y compris l'« Introduction » (p. 1-23) et la « Conclusion » (p. 164-172). Les chapitres, du deuxième au sixième, sont intitulés respectivement « An ʿAbd al-Jabbār Primer » (p. 24-43), « *Maʿnā* and its Sisters » (p. 44-71), « The Problem of *Majāz* » (p. 72-109), « *Sūra* » (p. 110-131), « *Takhyīl* » (p. 132-163). Les pages 173-207 comprennent les textes arabes cités en traduction au sein de l'ouvrage, les pages 208-214 la bibliographie et les pages 215-220 un index des noms et notions cités.

L'auteur se propose d'examiner la question de l'influence de l'œuvre du *qāḍī* muʿtazilite ʿAbd al-Ǧabbār, mort en 415/1024 et notamment de son ouvrage monumental *al-Muġnī fī abwāb al-tawḥīd wa al-ʿadl*, sur la pensée de ʿAbd al-Qāhir al-Ǧurǧānī (mort en 471/1078); cela pour réagir à la tendance que « some modern critics » manifestent à traiter l'œuvre de ce penseur non seulement comme séparée du contexte intellectuel dans lequel elle s'est formée, mais aussi comme une pièce unique dans la chaîne des savants dont elle a hérité (p. 10). On ne peut qu'être d'accord, à notre avis, avec cette démarche, et les quelques pages (p. 1-5) consacrées à la vie de ʿAbd al-Qāhir al-Ǧurǧānī, à ses possibles ambitions frustrées (il aurait composé des vers en l'honneur de Niẓām al-Mulk), au climat intellectuel de Ǧurǧān pendant sa vie sont aussi intéressantes qu'inhabituelles quand il est question de cet auteur dont la pensée a fait l'objet des rapprochements les plus anachroniques.

Larkin (p. 13) se propose d'examiner certains « key issues » de la théorie du discours de Ǧurǧānī, notamment là où il répond directement aux opinions exprimées par ʿAbd al-Ǧabbār et les manipule au service de son propre « theo-rhetorical system ». Le point crucial sera de voir comment Ǧurǧānī « by means of his unique rhetorical elaboration of the Ashʿarī *kalām nafsī*, redresses the aesthetic, and indeed emotional, poverty of al-Qāḍī ʿAbd al-Jabbār's view of the Qur'ān ».

BCAI 15 (1999) M. Larkin: The Theology of Meaning: 'Abd al-Qāhir al-Jurjānī's Theory of Discourse, recensé par L. Bettini
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

La question ici soulevée avait été déjà signalée, comme l'auteur le reconnaît en citant plusieurs ouvrages (p. 14, n. 33); l'édition récente du *Dalā'il al-iʿǧāz* [2], dans laquelle M. Šākir identifie plusieurs exemples de citations directes du *qāḍī* ʿAbd al-Ǧabbār, facilite la tâche. En effet, Larkin reproche (*ibidem*) aux auteurs qu'elle cite d'avoir simplement fait allusion à cette influence, sans chercher à la définir davantage; de plus, selon elle, cette influence ne se limite pas à une influence générale de la pensée spéculative religieuse, ou bien à une « semence », que ʿAbd al-Qāhir al-Ǧurǧānī aurait fait germer d'une manière personnelle dans le domaine de la stylistique, comme se limitent à le penser, par exemple, des auteurs tels que Šawqī Ḍayf, ou Iḥsān ʿAbbās, ou ʿAbd al-Fattāḥ Lāšīn. La question que Larkin entend développer est « in what manner theology shaped the rhetorical and stylistic notions of ʿAbd al-Qāhir al-Jurjānī » (p. 13).

Pour ce faire l'auteur limite sa recherche au *Muġnī* d'une part, et aux ouvrages de ʿAbd al-Qāhir al-Ǧurǧānī, surtout le *Dalā'il*, de l'autre. Ce choix montre déjà, à notre avis, la pauvreté et également l'insuffisance méthodologique de ce livre qui reste un exercice d'école de bonne foi et de bonne volonté, sans que toutefois l'auteur prenne conscience de la complexité des questions impliquées.

Ainsi, dans le deuxième chapitre, « An ʿAbd al-Jabbār Primer », Larkin esquisse-t-elle un « exposé élémentaire » de certaines notions comme *ʿaql, ʿilm, taklīf* chez ce penseur; ensuite, à propos de la thèse de l'école muʿtazilite selon laquelle le langage n'est pas un *maʿnā* qui réside dans l'esprit [3], Larkin s'arrête sur la notion de *qaṣd* « intention », dans son rapport avec celle de *maʿnā* « signification », et affirme (p. 37) : « this is the main point to be made about al-Qāḍī ʿAbd al-Jabbār's position on speech, namely, that, despite his initial specificity about the role of names as referring to real objects, meaning for him winds up ultimately being extra-linguistic and nonaesthetic », Or tout cela n'est nullement propre à la pensée du *qāḍī*; bien au contraire, la distinction entre le niveau du mot et celui de la phrase, en ce qui est de la relation *lafẓ/maʿnā*, ainsi que la conception du *maʿnā* comme « visée », ou même comme « intention » que le locuteur met dans ses énoncés, font partie du patrimoine commun des traditions grammaticale, rhétorique, poétique arabe [4], et, comme telles, elles ont été examinées d'innombrables

2. ʿAbd al-Qāhir al-Ǧurǧānī, *Dalā'il al-iʿǧāz*, éd. M. Šākir, Le Caire, 1984.

3. *Maʿnan qā'im fi/bi-l-nafs*; nous avons ici la définition du langage (*kalām*) adoptée par les Aš'arites; selon les Muʿtazilites, au contraire, le langage est défini comme langage articulé (*taqṭīʿ al-ṣawt, aṣwāt muqaṭṭaʿa*), Ceci représente, dans la question qui nous occupe, le point de divergence crucial entre les deux écoles. Pour l'interprétation de *maʿnā*, qui ne signifie pas ici « signification », à côté des études citées par Larkin p. 68-69, on pourrait mentionner les emplois synonymes qu'en donne, par exemple, le ḥanbalite Ibn ʿAqīl : *waṣf, taṣwīr, bi-nafs al-mutakallim*, ce qui suggère que ce mot indique ici, plutôt une activité qu'une « entité », voir Ibn ʿAqīl, *Rasā'il fī al-Qur'ān wa-iṯbāt al-ḥarf wa al-ṣawt raddan ʿalā al-aš'ariyya*, éd. G. Makdisi, *Bulletin d'études orientales* 24, 1971, p. 73 et 74.

4. Voir les exemples tirés de textes de genre varié, avec un exposé général, D.E. Kouloughli, « À propos de *lafẓ* et de *maʿnā* », *Bulletin d'études orientales* 35, 1985, p. 43-63, que Larkin ne connaît pas.

BCAI 15 (1999) M. Larkin: The Theology of Meaning: 'Abd al-Qāhir al-Jurjānī's Theory of Discourse, recensé par L. Bettini
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

fois. Cette idée est répétée encore à la page 44, au début du chapitre « *Maʿnā* and its sisters »; une fois de plus, Larkin semble considérer comme typique de la polémique supposée entre les deux auteurs des données qui sont au contraire partagées par toute la tradition; en outre, la présentation qu'elle donne de la conception que Ǧurǧānī a du *maʿnā* n'a absolument rien d'original, vu le nombre d'études, avec lesquelles on peut être plus ou moins d'accord, mais qui existent, sur le sujet [5]. Malheureusement Larkin n'a pas jugé nécessaire d'élargir sa recherche au-delà d'une comparaison de surface entre les deux auteurs, ni de se renseigner sur la bibliographie existante, dont la documentation est dans ce livre très lacunaire [6].

Aux pages 57-58, Larkin cite un passage de Ǧurǧānī où il affirme qu'il n'y a pas de mérite dans le discours littéraire, s'il n'y a pas eu de travail d'élaboration, après que l'on a atteint le niveau de la correction. Dans cette assertion, que Ǧurǧānī reprend de nombreuses fois, Larkin voit une correspondance avec la division du *ʿilm* en « nécessaire » et « acquis » que fait le *qāḍī*. Ǧurǧānī l'aurait appliquée dans sa distinction entre énoncés simplement « corrects » et énoncés élaborés artistiquement. Or, la conception du discours littéraire comme un « art », une « technique », est universelle dans la tradition de la poétique arabe, à partir d'Ibn Sallām al-Ǧumaḥī et même avant.

Cette étroitesse amène l'auteur à passer à côté du vrai point de contact entre les deux auteurs, là où ʿAbd al-Ǧabbār dit que la *faṣāḥa* ne réside pas dans les mots pris isolément, mais dans leur agencement; dans celui-ci, chaque mot a des qualités qui ne peuvent être déterminées que par l'un de ces trois facteurs : leur valeur lexicale, leur *iʿrāb*, leur position [7], Larkin cite bien sûr ce passage (p. 40, 56), mais elle ne mentionne pas la réponse de Ǧurǧānī, lorsqu'il dit [8] que, quand, on dénombre les aspects par lesquels la qualité d'un énoncé apparaît, il ne faut pas considérer la connaissance de l'*iʿrāb*, parce que celui-ci n'en régit que la grammaticalité : ce qu'il faut prendre en compte c'est la connaissance *bi-l-waṣf al-mūǧib lil-iʿrāb*, comme par exemple le fait de choisir comme nécessaire, pour accomplir le sens métaphorique dans la phrase coranique *fa-mā rabiḥat tiǧāratuhum* (2, 16), la « fonction d'agent » (*al-fāʿiliyya*), (sous-entendu, du commerce).

Voilà donc la réponse cohérente avec toute la pensée de Ǧurǧānī, une réponse qui n'a rien de théologique, comme d'ailleurs l'assertion du *qāḍī* à laquelle elle réfère : le *naẓm* est une

5. Les mêmes remarques peuvent être faites à propos des chapitres consacrés à la *ṣūra* et au *taḫyīl*.

6. Les études de Baalbaki, Moutaouakil, Sammoud, Rammuny, Ait al-Ferrane, les études sur les traités d'*iʿǧāz*, comme celles d'Audebert et Neuwirth, pour ne citer que les ouvrages les plus connus, sont ignorées par Larkin, ainsi que les ouvrages qui portent sur les rapports entre théologie et sciences du langage, qui auraient dû l'intéresser du point de vue de la méthode, comme par exemple, les études d'Arnaldez, de Gilliot et celle de Versteegh (*Greek Elements in Arabic Linguistic Thinking*, Leiden, 1977) qui traite de questions très proches.

7. *Muġnī*, vol. 16, p. 199; ce passage a été déjà relevé, par exemple, par Š. Ḍayf, *al-Balāġa taṭawwur wa tārīḫ*, Le Caire 1965, avec réimpressions successives, p. 116-117 de l'impression de 1983.

8. *Dalāʾil al-iʿǧāz*, éd. de M. ʿAbduh et R. Riḍā, p. 302.

BCAI 15 (1999) M. Larkin: The Theology of Meaning: 'Abd al-Qāhir al-Jurjānī's Theory of Discourse, recensé par L. Bettini
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

opération qui se déroule entièrement dans l'esprit, par le moyen de relations que la pensée établit. Cette théorie ne découle pas, nous continuons à le penser, d'une position théologique, mais elle jaillit comme le fruit original d'une conception du langage qui, elle, repose à son tour sur des positions théologiques. Ǧurǧānī appartenait à l'école aš'arite, comme Larkin le montre, et toute la construction théorique de Ǧurǧānī provient de sa conviction que le langage est une activité qui se produit dans l'esprit et dont le *lafẓ* n'est que l'instrument accidentel et occasionnel, qui n'a, en soi, aucune qualité. C'est quand elle réfléchit sur ce plan, que Larkin a des intuitions avec lesquelles on peut être d'accord, comme par exemple que Ǧurǧānī arrive à identifier pensée et langage (mais non « ideas and discourse », comme elle le dit, p. 44), ou bien que l'aš'arite Bāqillānī, pourtant parti de la même conception du langage comme *kalām nafsānī*, ne la développe pas jusqu'aux mêmes conséquences (p. 68) [9].

Personne ne saurait évidemment nier les attaches de Ǧurǧānī à la fois avec les contenus et les procédés de la pensée spéculative de son temps, mais avant de décider ce qui appartient à la théologie au sens propre dans sa théorie, il faudrait bien connaître la tradition de la poétique, ce qui n'est pas malheureusement le cas de l'auteur. La preuve est représentée ici par l'œuvre d'un penseur bien connu, contemporain de Ǧurǧānī (il meurt en 465/1073), qui participe du même climat culturel, et que Larkin ne connaît pas : il s'agit d'Ibn Sinān al-Ḫafāǧī, qui, comme le *qāḍī*, était mu'tazilite et qui, comme Ǧurǧānī, s'est proposé de rendre compte de ce qui fait la spécificité du discours poétique. Les prémisses desquelles il partait étaient opposées à celles de Ǧurǧānī, mais, comme dans le cas de ce dernier, elles dérivaient d'une conception du langage déterminée par l'appartenance à une école théologique. Pour lui, comme pour le *qāḍī*, le langage est le langage articulé, constitué par des sons; le *lafẓ* donc, en tant que son, a dans cette perspective des qualités en soi et il peut être considéré en soi, comme étant séparé du *ma'nā*; c'est sur ces prémisses que son ouvrage, le *Sirr al-faṣāḥa* [10], est conçu et construit. L'existence et la structure de ce livre montrent, à mon avis, comment rétablir la perspective correcte d'un rapprochement entre Ǧurǧānī et la théologie, rapprochement qui ne sera pas prouvé en comparant un ouvrage de théologie et un ouvrage de poétique, mais deux ouvrages de poétique qui fondent seulement leur point de départ sur des prémisses d'origine théologique.

Lidia BETTINI
(Università di Firenze)

9. Même si tout cela avait été déjà dit, voir L. Bettini, « Langue et rhétorique au v^e^ siècle », *Quaderni di Studi Arabi*, 5-6 (1987-1988), p. 91-104.

10. Édité par 'A. al-Sa'īdī, Le Caire, 1969.

BCAI 15 (1999) M. Larkin: The Theology of Meaning: 'Abd al-Qāhir al-Jurjānī's Theory of Discourse, recensé par L. Bettini
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Taïeb BACCOUCHE, *L'Emprunt en arabe moderne*. Beït Al-Hikma — Carthage — Institut Bourguiba des langues vivantes, collection *Études et recherches*, Tunis, 1994. 15,5 × 24 cm, 544 p.

L'« arabe moderne » ici examiné est celui, non pas évidemment du monde arabe, ce que le titre ne dit pas, mais celui de la Tunisie considérée dans son ensemble, hors « découpages régionaux ». « Certes, la plupart des emprunts étudiés sont communs à tous les pays arabes, mais beaucoup sont spécifiques à l'arabe tunisien ». Ces emprunts ont été observés durant « le second semestre 1978 pour le littéral et la décennie 1969-1978 pour le dialectal ». D'autre part, « le fait qu'il s'agit d'arabe tunisien exclut naturellement les emprunts faits par l'arabe classique, notamment au grec et au persan, car à l'époque classique, l'arabe tunisien ne s'était pas encore formé ». De même le berbère est exclu; en effet c'est comme un « héritage » qu'il apparaît dans la langue tunisienne.

L'auteur dresse au début de son livre un cadre historique dans lequel il examine, brièvement, l'attitude des linguistes arabes, anciens et modernes, à l'égard de l'emprunt et présente une vue d'ensemble sur l'histoire des contacts linguistiques en Tunisie avant de brosser à grands traits la situation linguistique actuelle, « évolutive et dynamique », caractérisée par « un véritable bilinguisme arabo-français se greffant sur une situation de *diglossie* dialecto-littérale » : coexistent l'arabe littéral de « niveau » classique et de « niveau » moderne, niveau écrit et lu et secondairement parlé, l'arabe dialectal, essentiellement parlé, le français; et aussi, à des « niveaux intermédiaires », l'arabe médian, « dont la définition reste encore aléatoire », son « champ de dispersion » étant extrêmement vaste, le « francarabe », « mélange d'arabe dialectal tunisien et de français [...] qui dépasse les interférences lexicales pour englober les interférences syntaxiques les plus enchevêtrées et les plus curieuses ».

L'auteur distingue :

— une couche d'emprunts espagnols, exclusivement faits par le dialectal, particulièrement entre le XIV^e^ et le XVII^e^ siècle;

— une couche d'emprunts turcs, entre le XVI^e^ et le XIX^e^ siècle;

— une couche d'emprunts italiens, exclusivement faits par le dialectal, surtout au XIX^e^ siècle;

— une couche d'emprunts français, surtout au XX^e^ siècle;

— une couche d'emprunts anglais, très récents;

— un groupe « commun », entre le XIX^e^ siècle et le XX^e^ siècle.

Le corpus littéral a été choisi dans la presse pour la richesse de sa matière qui est l'occasion de tous les styles et de tous les vocabulaires. Par ailleurs, la langue journalistique, immédiate, est à la fois « plus perméable aux emprunts de toutes sortes et notamment aux calques les plus divers » et relativement proche du niveau parlé. Quant au corpus dialectal, il représente « le fonds dialectal tunisien commun [...] des étudiants aux mineurs, des lettrés aux analphabètes et des bilingues aux unilingues ». Si le corpus est essentiellement littéral, choisi dans la langue

BCAI 15 (1999) M. Larkin: The Theology of Meaning: 'Abd al-Qāhir al-Jurjānī's Theory of Discourse, recensé par L. Bettini
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net